

Africultures



أفريقيّة

novembre 1997

n°2

Sommaire

La Lettre des musiques et des arts africains
Mensuel - 5ème année - Nouvelle série

Dossier Les Africaines

- Entretien avec Werewere Liking..... 5
Entretien avec Safi Faye..... 8
Entretien avec Anne-Laure Folly 12
La place des femmes dans les arts africains..... 17
Boniface Mongo-Mboussa
Une tontine burkinabè..... 21
Jean-Louis Favier
Calixthe Beyala : une écriture des marges 23
Boniface Mongo-Mboussa
Sahuti ya Banamuke, la grande voix de la mère
ancestrale..... 27
Luigi Elongui
Des Africaines et du cantonnement à la *cul-ture*..... 30
Soeuf Elbadawi

Hexagone

- Mémoires d'immigrés 35
Entretien avec Yamina Benguigui..... 36
Lema l'alchimiste..... 41

Actualité cinéma

- Kini & Adams*..... 44

| | |
|---|----|
| Entretien avec Idrissa Ouedraogo..... | 44 |
| <i>100 % Arabica</i> | 50 |
| <i>Imuhar, une légende</i> | 51 |
| <i>Keïta, l'héritage du griot</i> | 51 |

théâtre

| | |
|--|----|
| Limoges 97 : Les Afriques d'un Festival pluriel..... | 53 |
| <i>La Fable du cloître</i> | 54 |
| <i>A vous la nuit</i> | 56 |
| <i>De la chaire au trône</i> | 59 |
| <i>L'Enfant Mbéné</i> | 61 |

littérature

| | |
|---------------------------------------|----|
| Entretien avec Henri Lopès..... | 65 |
| Actualité du livre et des revues..... | 72 |

arts plastiques

| | |
|--------------------------------------|----|
| Des artistes marocains à Anvers..... | 77 |
| New-York : de main de maître..... | 78 |

Agenda novembre

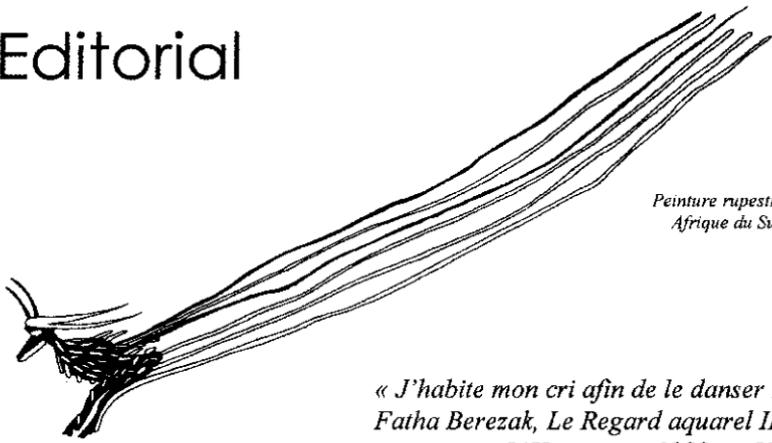
| |
|--|
| Musique - Cinéma - Télévision - Littérature/Édition - Théâtre - Danse - Expositions - Colloques et rencontres... 80 |
|--|

Murmures

| | |
|--|----|
| Les nouvelles des cultures africaines de par le monde..... | 88 |
|--|----|

Photo de couverture : © Marina Monteiro,
Puo Toun (« portrait de femme »), film documentaire
sur la vie des femmes d'un village du Togo, sept. 1997.

Editorial



Peinture rupestre
Afrique du Sud

« J'habite mon cri afin de le danser »
Fatha Berezak, *Le Regard aquarel II*.
L'Harmattan 1988, p. 58.

Loin de nous l'idée d'une idéalisation simpliste ou d'un hommage hypocrite. Consacrer ce dossier du deuxième numéro d'**Africultures** aux Africaines est un clin d'œil à ceux et celles qui peu à peu nous découvrent : une façon de marquer notre différence. Car si les femmes sont très présentes dans l'information culturelle, elles ont rarement la possibilité de maîtriser leur parole.

Ce dossier est à l'image de cet enfant qui, l'œil rieur et nous regardant en face, se saisissait d'un haut parleur sur la couverture du premier numéro : nous avons voulu donner la parole aux créatrices africaines, sans la modifier ni la réduire. Persuadés que nous avons beaucoup à y apprendre.

Cela n'exclut pas le regard des hommes sur les femmes,

parfois critique. Mais si celui des femmes nous importe, sans doute est-ce par leur capacité d'empathie. « *Nous enfantons le monde et il nous violente !* » disait une femme de *Finzan*, le film du Malien Cheikh Oumar Sissoko. Fortes de leur expérience de donner la vie et marquées par le statut d'infériorité que leur impose nos sociétés patriarcales, les femmes savent souvent mieux que les hommes se mettre à la place de l'Autre et ne pas penser automatiquement que l'Autre pense comme elles, en somme ne pas l'imaginer tel qu'elles voudraient qu'il soit.

On le voit bien, nous ne quittons pas ce qui nous paraît crucial : la question du regard sur l'Autre et sa différence, qui traverse tous les débats sur l'identité et l'africanité, et qui marque les expressions cultu-

relles africaines mais pas seulement africaines aujourd'hui. Les paroles des femmes interviewées dans ce numéro sont dans leur diversité des éléments de réponse.

Dans les chansons comme dans les livres, sur les écrans comme sur les planches, la femme est celle qui se soulève, qui refuse un ordre établi qui la réduit. Cette infidélité à une tra-

dition obsolète devenue le simple pouvoir des hommes ne va pas sans drames. Elle est pourtant source de vie : son infidélité ouvre une brèche et appelle au respect des valeurs essentielles. N'est-ce pas dès lors d'une fidélité qu'il s'agit ? Une fidélité à la vie, exemplaire pour toute la société.

Olivier Barlet



Africultures

Rédaction décentralisée :

Les Pilles

F - 26110 Nyons

Tel : ++33 (0)4 75 27 74 80

Fax : ++33 (0)4 75 27 75 75

E-mail : barlet@hol.fr

Commission paritaire : en cours.

Publicité : à la rédaction.

Directeur de la publication :

Fayçal Chehat

Responsable de la rédaction :

Olivier Barlet

Comité de rédaction :

Jacques Binet (arts plastiques)

Hammouda Chaïb (arts plastiques)

Sylvie Chalaye (théâtre)

Boniface Mongo-Mboussa

(littérature - édition)

Fayçal Chehat

(littérature, murmures)

Soeuf Elbadawi

(reportages, regards croisés)

Olivier Barlet (cinéma)

Luigi Elongui (musique)

Milena Pressmann (musique)

Correspondants :

(réseau en cours de constitution)

Alger : Fadela Mezani

Madrid: Landry-Wilfrid Miampika

New-York : Luc Deschamps

Diffusion : Editions L'Harmattan

5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique

F -75005 Paris

Amériques : 55, rue Saint-Jacques

Montréal (Qc) - Canada H2Y 1K9

Abonnements : voir dernière page.

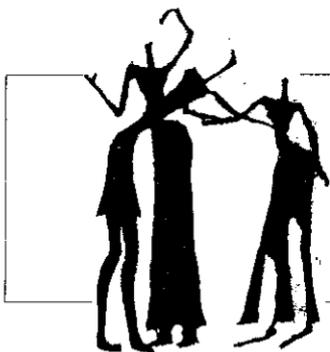
Vente au numéro : en librairies ou

à L'Harmattan.

Tous droits de reproduction réservés,

sauf autorisation préalable.

n°2 - ISBN : 2-7384-5954-4



dossier : Les Africaines

Gravures rupestres du Sahara

entretien : Werewere Liking



dossier

Mère courage

« Mais peut-on être nègre sans être patient ? »,
Koffi Kwahulé, *Cette Vieille magie noire*, Ed. Lansman, p.70.

Fondatrice du Ki-Yi M'bock Théâtre, qu'elle crée à Abidjan en 1985, Werewere Liking est une femme au succès dérangeant qui dans son théâtre a osé aborder les sujets les plus tabous de la société africaine. Mais la jeune camerounaise immigrée, qui n'avait jamais été à l'école, a aussi réussi à diriger une communauté d'artistes et à la faire vivre presque exclusivement de son travail culturel, sans dépendre des institutions. Et celle qui est aujourd'hui la Mère de tout un village n'a pas manqué dans sa jeunesse de subir les humiliations que la société réserve aux filles... Cette femme indépendante et libre, qui a su changer son destin, est sans doute une des plus belles expressions de la force féminine et de la patience nègre.

Sylvie Chalaye

Vous êtes une artiste de théâtre reconnue internationalement. Un parcours comme le vôtre est exceptionnel. Mais en quoi le chemin parcouru a-t-il été difficile pour la femme que vous êtes ?

Dans chaque entreprise, il y a des difficultés, aussi bien pour un homme que pour une femme. Certes, les difficultés sont de nature différente, mais il y a toujours des difficultés pour réaliser quelque chose d'important. La plus grande

exigence commande de ne pas céder au découragement et à la paresse. Il faut accepter beaucoup plus qu'on ne devrait, ne pas considérer chaque critique comme un prétexte au renoncement. Telle est la première difficulté inhérente à toute entreprise. Ne dit-on pas chez nous que seul celui qui n'agit pas demeure irréprochable ? Il faut savoir que chaque fois que l'on commence une action, on va commettre beaucoup de bêtises, voire blesser

des gens. Il faut essayer par conséquent de garder beaucoup de vigilance pour faire le moins de tort possible. Evidemment ce n'est pas toujours facile, car l'inconscient nous fait commettre des actes qui peuvent heurter les autres, alors que telle n'était pas notre intention.

Et en tant que femme ?

En tant que femme, il faut résister à la tentation de croire que l'on a quelque chose de très particulier. Je pense qu'une femme a des difficultés particulières, mais aussi des atouts particuliers. Moi je ne me considère pas comme une handicapée par le fait que je suis femme. Au contraire, je considère qu'être femme est un privilège. Je le dis à qui veut l'entendre : aucun homme n'aurait pu faire le Ki-Yi en cette époque ; ce n'était pas possible pour un homme. Seule une femme pouvait le faire parce qu'il fallait avoir l'habitude de donner sa vie pour que la vie continue. Seules les femmes ont appris à le faire. Une sorte de sacrifice en quelque sorte, au-delà de son pouvoir personnel, de son autorité, qui est remise en cause ou pas... Parce qu'il faut savoir mettre son autorité de côté pour chercher à comprendre afin que la vie continue.

L'abnégation féminine ?

Oui, absolument. C'est de cela que je parle.

Est-ce que l'on peut dire que votre réussite d'aujourd'hui est une re-

vanche sur votre passé - car vous avez eu, je crois, une jeunesse un peu dure ?

Je ne sais pas ce que vous appelez une histoire « un peu dure ». Je n'ai pas eu une vie plus dure que les autres. J'ai un destin particulier donc une vie un peu particulière. On dit que Dieu ne nous soumet jamais à une épreuve au dessus de nos forces.

Comment votre engagement en tant que femme se traduit-il dans votre théâtre ?

Il se traduit par le fait que je ne suis pas pressée dans mon théâtre. Quand on a un enfant on ne peut pas décider du rythme auquel on voudrait le voir grandir. Que l'on soit pressé ou pas, il prendra le temps qu'il faut et ne grandira qu'à son rythme. Mon caractère féminin se manifeste par cette patience : je sais qu'il ne sert à rien de courir. Je travaille beaucoup, mais je laisse chaque chose aller à son propre mûrissement. Il faut prendre le temps de former les gens. Pour les esthétiques auxquelles moi je rêve, je ne peux pas trouver des gens déjà formés. Il faut donc que je prenne le temps de former les gens.

Dans votre dernier spectacle, L'Enfant Mbénè, le personnage de la grand-mère est très important. Est-ce qu'il n'y a pas un peu de vous dans ce personnage, bien que vous soyez encore une jeune femme ?

Dans les contes, nous avons des

personnages modèles. Je pense effectivement que c'est le rôle de cette femme que je joue au quotidien. Tous les jours je dois veiller, rappeler aux gens qu'ils ont un destin, des responsabilités, qu'il doit fournir plus d'effort que d'ordinaire. C'est en effet le rôle que je joue. Je suis la grand-mère du Ki-Yi et je suis considérée comme une ancêtre. Voilà pourquoi cela ne me choque pas que vous me voyiez comme la grand-mère.

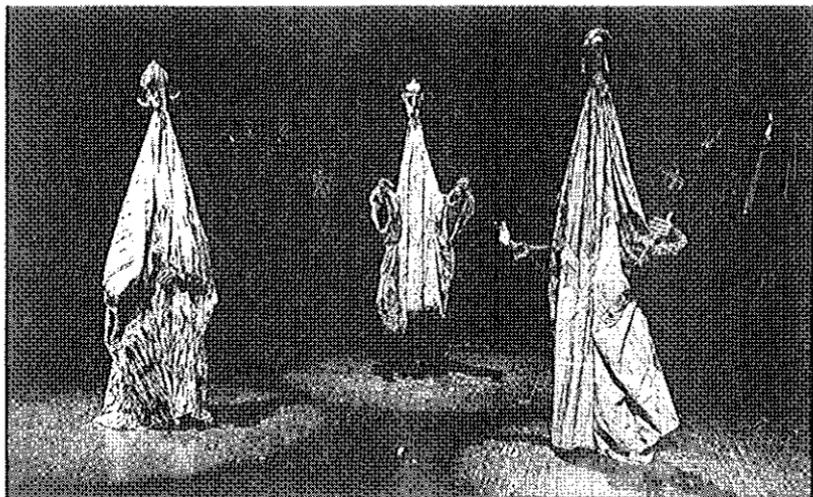
Mais mon personnage préféré dans les contes initiatiques est dans *Kai-dara*. C'est le personnage qui ramasse du bois pour en faire un fagot. Au moment de le porter, il ne peut pas le soulever. Pourtant, il va ramasser et ramasser encore plus de bois. Il ne peut toujours pas soulever le fagot, évidemment ! Cette parabole signifie que même si ce que nous faisons est au dessus de nos forces, il ne faut pas renoncer.

Ce n'est pas parce que je ne peux pas porter le fagot que je dois cesser de ramasser du bois, car d'autres personnes viendront après moi pour soulever ce fagot. Ils n'auront alors plus à perdre du temps à ramasser du bois, et eux, ils pourront peut-être porter le fagot pour continuer la chaîne.

Il me semble que le travail que fait le Ki-Yi s'appuie justement sur une très forte solidarité féminine ?

Oui, j'essaie d'encourager beaucoup les femmes. Dans les équipes que je forme, il y a désormais beaucoup plus de femmes que d'hommes, car l'abnégation dont elles sont capables est extraordinaire. On dit que former un homme c'est bien, mais former une femme c'est former dix hommes.

*propos recueillis par
Sylvie Chalaye, Limoges, oct. 1997*



L'Enfant Mbéné, de Werewere Liking. © Alain Chambaretaud



Longtemps considérée comme « la » femme du cinéma africain, la Sénégalaise Safi Faye s'explique sur son premier long métrage de fiction, Mossane, sélectionné au festival de Cannes par Un certain regard en 1996 et par Cannes junior en 1997, et dont on attend la sortie dans de nombreux pays.

Partie d'une démarche ethnologique, vous entretenez avec Mossane dans la fiction.

Je n'arrive pas à établir une frontière claire entre la fiction et le documentaire. La fiction est jouée mais provient tant de la vie quotidienne que de l'imaginaire. On fait une mise en scène pour respecter le temps du cinéma, par exemple dans *Mossane*, la scène de mariage dure huit minutes ! Lorsque je tourne en plan séquence en documentaire, je prends le parti de raconter une histoire afin qu'il y ait un début et une fin... Mon écriture se retrouve dans chacun de mes films, au point que rejaillissent parfois les mêmes paroles et gestuelles : dans *Fad'jal*, le griot pose le pied droit d'abord car le gauche porte malheur ; dans *Mossane*, cette action identique y a eu encore sa place.

Dans Fad'jal, vous demandez aux gens de rejouer leur vie, comme Kiarostami qui tourne Et la vie continue six mois après le tremblement de terre et remet les gens en situation ?

La phrase d'Hampâté Bâ définit *Fad'jal* : « un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle ». Je ne pouvais me fier qu'à la tradition orale, transmise de génération en génération et patrimoine des acteurs du présent. C'est l'Histoire retenue (en embellissant sans doute un peu les choses...) qu'interprètent les ha-

bitants actuels de Fadial.

« Une fois fini, le film est aux spectateurs et aux critiques ».

Vous avez peur que cette parole orale se perde aujourd'hui ?

Le fait de l'avoir fixée dans les images la sauvegarde. Depuis le Festival des Arts Nègres en 1966, on insiste sur la nécessité de sauver l'Histoire. L'Afrique d'où je viens est paysanne et c'est ça que je voudrais fixer sur pellicule.

Pourquoi n'aimez-vous pas parler de vos films ?

Pour moi, une fois fini, le film appartient aux spectateurs et aux critiques : voilà pourquoi je n'aime pas les interviews. On défend un film parce qu'il est mauvais. S'il est bon, on se tait. J'ai fait de mon

Mossane (1996)

Vu superficiellement, *Mossane* est une histoire de mariage forcé de plus. Vieux schéma ? Cinéma calebasse ? Plat réchauffé ? Certainement pas : ce film a la modernité de l'éternité. Non celle d'une Afrique prétendue immémoriale, mais celle de la lutte de la vie. *Mossane* tisse une fine analyse d'un sujet qui ne peut perdre en acuité : le destin adolescent. La jeune Mossane est belle, trop belle sans doute, au point que les enfants délaissent aussitôt le foot pour l'aider : « *Dès qu'ils la voient, ils la suivent et le match est foutu !* » Belle au point que les jeunes étudiants en rêvent avec humour : « *Ferme les yeux : il fait nuit !* » Et, bien sûr, trop belle pour pouvoir librement choisir son mari. Elle qui, bien sûr, aime un étudiant désargenté. « *Quand la terre ne produit rien, il n'y a plus de morale* » : le mariage forcé par intérêt pour la dot se met vite en place.

Sur ce récit des plus classiques, Safi Faye construit un film bourré de sensibilité. Sa caméra épouse les corps et les inscrit dans les décors avec

grâce. Elle se fait proche des personnages qu'elle respecte infiniment et capte ainsi sur le visage de l'adolescente, malgré tout ce qui ne se dit pas, la détermination et la révolte d'une vie qui refuse de se laisser enfermer. Seule sa grand-mère est lucide : « *Mossane n'est pas heureuse. On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits !* » Mais elle est bien seule pour réfuter la logique économique affirmée par le griot : « *Les jeunes d'aujourd'hui refusent d'être la charrue tirée par leurs parents* ».

Dès le début du film, les esprits *pangool* disparus en pleine jeunesse contemplant leur élue. Car le bras de mer par lequel il faut passer pour fuir est un gouffre bien amer qui s'il pouvait parler dirait tout ce qu'il a déjà vu...

Mossane a la maturité d'une femme cinéaste qui sait puiser dans sa vitalité un regard d'enfance. Même s'il rappelle avec mélancolie que le bonheur n'est pas de ce monde, ce film est un vigoureux et touchant appel contre les immobilismes, une affirmation de vie.

Olivier Barlet

mieux. Nul besoin de convaincre le public.

Mossane porte quelques connotation mythiques.

Si je mets en scène les *Pangool*

(dénomination sérère pour les esprits des ancêtres), c'est parce que je crois moins aux religions monothéistes et donc je défends la religion africaine fondée sur les esprits. Si Mossane est trop belle pour appartenir à ce monde, elle ne peut appartenir qu'au monde des esprits, des ancêtres. Comment visualiser ces derniers ? Impossible de les filmer comme des humains. Je les ai donc imaginés - ayant la tête en bas - la tête à l'envers.

Que représente pour vous le personnage de Mossane ?

Une superbe créature inaccessible, âgée de 14 ans - dont les esprits, les êtres jeunes et vieux et la nature même tombent amoureux. Dans mon conte, Mossane était de passage. Par contre,

Magou Seck, l'actrice, existe. Elle a 21 ans. Son père étant décédé, je m'en occupe depuis. Elle était allée très peu à l'école avant le film. Actuellement, elle fréquente l'école de l'Alliance française à Dakar.

Pouvoir maîtriser une autre langue autant que la sienne apporte un plus à l'individu. Se sentir à l'aise en s'exprimant en wolof, français, anglais, est admirable ! Connaître sa propre culture et apprendre la culture française, anglaise ou autre restent un acquis. L'acculturation est un enrichissement. Bien que je pense que ma mère illettrée est intelligente, je suis certaine d'être

porteuse de quelque chose de plus qu'elle parce que j'ai pu aller à l'école et apprendre et comprendre. J'ai aussi quelque chose de plus que vous car vous ne pouvez pas m'interviewer en langue wolof.

A 14 ans, la Mossane du film obéit à ses parents mais ressent les pulsions de l'adolescence. Point. Faire une fixation sur la tradition et la modernité seulement parce que Mossane est une Africaine est superflu. Mossane est une adolescente comme toute autre. Vouloir lui faire porter l'étiquette d'adolescente africaine serait aberrant. C'est l'âge où le corps, le visage, l'être changent à chaque instant. J'ai voulu

« L'acculturation est un enrichissement. »

capturer ces images dans le film. A cet âge-là, tous les adolescents se confondent. Et Samba, un ac-

teur, le dit bien : « *Ce n'est pas grave, (Mossane) elle grandit, c'est le début de l'adolescence, l'écllosion de la personnalité...* »

La sensualité de l'image est très frappante dans Mossane.

Quand c'est beau, je le montre. Oui, au Sénégal, quelqu'un m'a demandé de couper la « chevauchée » avant de projeter le film aux autorités... Ce qu'il appelle chevauchée, je l'ai appelé la sieste - l'heure de la sieste de Dibor et de son mari Daouda. Quel mal y a-t-il à montrer une bonne sieste ? Peut-être ai-je osé montrer ce qui se fait la nuit et